

CHAPITRE V

Oeuvre des retraites séculières.—Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis 1836 jusqu'à la fin de 1841.—Le Révérend Père Deshayes, homme de bonnes oeuvres.—Sa mort.

Dès son arrivée à St. Laurent, le Père Deshayes y avait établi l'oeuvre des retraites pour les hommes et les femmes du monde. Ces retraites furent suspendues, comme les missions, par la révolution de 1830, pour recommencer en 1837; elles ont toujours continué depuis lors; mais ces pieux exercices se font aujourd'hui dans un local beaucoup plus vaste et dans des conditions plus favorables.

le 12 janvier 1795, le Révérend Père Supiot avait acheté de Monsieur Lhomédé, plusieurs immeubles, entre autres deux pièces de terre de la métairie de la Barre, dont l'une en landes, l'autre en genêts, contenant ensemble 150 ares et renfermées maintenant dans l'enclos de la

maison de retraite, située à un kilomètre environ de St. Laurent. L'acte de vente est signé du Père Supiot, supérieur général, du Père Renault, procureur, du Père Urien, préfet des missions et de la famille Lhomédé. Les missionnaires avaient agi au nom des Filles de la Nagesse, qui étaient les véritables propriétaires.

Ce terrain n'était, dans la partie la plus élevée, qu'un roc affleurant le sol, à peine recouvert d'une légère couche de terre, ne produisant que de la bruyère, des ajoncs et du genêt; l'on n'y voyait aucun arbre. Ceux qui n'ont pas vu cette enceinte, autrefois si inculte et si sauvage, et maintenant si bien cultivée, si gracieuse, si ombragée, ne peuvent avoir l'idée de la transformation accomplie.

En 1828, le Père Deshayes commença à faire travailler sur ce coteau aride. Il regardait ce lieu comme très approprié pour l'oeuvre des re-

traites. Sa position agréable, à l'écart de toute habitation, son étendue, sa distance du bourg à St. Laurent, la proximité d'un bois qui en dépendait, tout l'engageait à fixer là l'établissement projeté.

En 1830, on commença une construction de 50 pieds de longueur; c'est ce qui forme la façade à laquelle aboutit l'allée principale. Ni l'ancienne chapelle, ni la cuisine actuelle n'en faisaient partie. Ce bâtiment se composait de trois pièces de moyenne grandeur, au rez-de-chaussée et au premier, et d'un grenier.

Dès que la maison fut achevée, c'est-à-dire en 1835, on y plaça les novices malades et débiles, afin qu'elles pussent s'y fortifier par la salubrité de l'air. A dater de cette époque, cet endroit qui s'appelait jadis Haute-Grange, reçut le nom de St. Michel, et devint un lieu de promenade pour les Soeurs de la Sagesse.

En 1837, les temps étant devenus plus calmes, on crut pouvoir s'occuper de l'oeuvre, pour laquelle on avait entrepris les constructions de St. Michel. On y donna trois retraites pour les femmes et les jeunes filles; les retraites d'hommes ne commencèrent que l'année suivante. Il était aisé de voir que le nouveau local serait encore insuffisant. Les exercices s'étaient faits dans le corridor supérieur, à l'extrémité duquel on avait placé un autel. Il fallait une chapelle, une cuisine, des dortoirs et un mobilier considérable. Au milieu de grandes difficultés, on mit de nouveau les ouvriers à l'oeuvre, et l'on construisit l'aile sud-est de la maison, renfermant une chapelle qui pouvait contenir de 300 à 350 personnes, une cuisine, un vaste réfectoire, et, au-dessus, des cellules et un dortoir.

Ce fut le 6 novembre 1837, que l'on bénit la première pierre de la chapelle. Une aile, plus magnifiques, on voyait toutes les religieuses

rallèle à celle-ci, fut construite plus tard, peu avant la mort du Révérend Père Deshayes. Le Père Dalin, qui n'avait pas moins de zèle que le Père Deshayes pour l'oeuvre des retraites séculières, apporta à St. Michel plusieurs améliorations. En 1850, il fit construire la chapelle actuelle. Les travaux furent commencés le 5 mars. Le 7 avril suivant, dimanche de Quasimodo, la première pierre était solennellement bénite par le supérieur général. Rarement construction s'éleva avec autant de rapidité. Tous les genres de travaux marchaient à la fois et avec une telle promptitude que l'église, entièrement achevée, put être consacrée, le 17 septembre de la même année, par Monseigneur Baillès, évêque de Luçon, assisté de Monseigneur Cousseau, évêque nommé d'Angoulême.

A la procession qui se fit, de St. Laurent à St. Michel, et à toute la cérémonie, qui fut des plus magnifiques, on voyait toutes les religieu-

ses et les novices de la Sagesse, tous les Pères et Frères de la Compagnie de Marie, tous les Frères de St. Gabriel avec leurs novices et leurs pensionnaires, et plus de 300 ecclésiastiques du diocèse de Luçon et des diocèses voisins. La chapelle de St. Michel, sans être monumentale, est une gracieuse église romane, d'allure très religieuse, propice au recueillement et à la prière. On admire, à l'intérieur ses hautes et élégantes boiseries et ses vastes tribunes. Elle contient vingt confessionnaux, très commodes et ingénieusement aménagés. *si peu!*

On donne, chaque année, trois retraites aux femmes du monde, et deux aux hommes. La première retraite des femmes commence le samedi qui précède l'Ascension; la seconde, la veille du premier dimanche d'octobre; la troisième, huit jours après la clôture de la seconde.

La première retraite des hommes commence le samedi qui précède la Toussaint ou la veille de la Toussaint, si cette fête arrive le samedi; la seconde commence huit jours après la clôture de la première. Chaque retraite s'ouvre le samedi soir, sur les 5 heures, et se termine dans la matinée du samedi suivant. Il y a deux pensions, la première est de 18 francs pour les huit jours; l'autre, de 10 francs.

Pendant la retraite, on ne doit pas sortir de la maison sans une permission spéciale; un silence absolu est de rigueur pendant les huit jours ~~qui durent des heures~~. Il est facile de comprendre combien ce silence, général et continu, observé par trois, quatre ou cinq cents personnes est capable de favoriser le recueillement intérieur, la méditation et la prière, et d'inspirer à l'âme des pensées sérieuses. Les exercices communs sont nombreux, sans

être fatigants, et partagent utilement la journée.

On vient, aux retraites, des diocèses de Luçon, d'Angers, de Poitiers, de Nantes, de La Rochelle et d'ailleurs. On y voit des personnes de toutes conditions; On compte d'abord, par année, soixante ou soixante-dix personnes; puis, quatorze ou quinze cents; puis dix-huit cents, deux mille et plus. On en a vu jusqu'à six cents à la même retraite.

Rien d'édifiant comme le spectacle que présentent, pendant une semaine, ces centaines d'hommes ou de femmes, passant de longues heures dans l'église, au pied de l'autel et de la chaire de vérité, ou à la porte des tribunaux de la pénitence, priant, chantant de pieux cantiques, écoutant avec recueillement la parole de Dieu, ou se préparant à confier aux prêtres les secrets de leur conscience.

Rien d'édifiant comme le spectacle qu'ils

présentent encore dans les processions qu'ils font chaque jour en l'honneur de la Sainte Vierge. Qui ne serait touché en les voyant se promener en silence, sur cette colline bénie de St. Michel, le livre de piété ou le chapelet à la main, ou les bras pieusement croisés sur la poitrine, repassant l'instruction qu'ils viennent d'entendre ou les sentences suspendues aux arbres et aux murs; en les voyant, prosternés devant l'image de Jésus en croix, de la Vierge-Mère, de saint Joseph, de sainte Anne ou de quelque autre saint, dont les oratoires rustiques s'élèvent sous les ombrages de la petite forêt. C'est ^{dans} ces retraites fermées que se forment les élites qui sont, dans les paroisses, au milieu de leurs frères, "la lumière du monde et le sel de la terre."

De 1830 à 1836, on ne pouvait songer à recommencer le cours des missions; on n'osait pas

même faire entendre le nom de missions ou de missionnaires, dans la crainte de soulever des oppositions qui auraient mis dans l'impossibilité de faire le bien. Cependant, les Pères ne laissèrent pas d'évangéliser plusieurs paroisses, pendant l'avent et le carême ou à l'occasion de quelques retraites particulières. On les vit, tour à tour, à Mouzeuil, à Coex, aux Lucs, à Ste. Hermine, à la Garnache, au Bois-de-Géné, à la Flocellière, à St. Gilles, à St. Jean-de-Mont, à la chapelle-Hermier, à Cugand, à l'Hermenault, à Mouilleron, en-Pareds et à Belle-Ile-en-Mer. Toutes ces paroisses, excepté la dernière, appartiennent au diocèse de Luçon.

En 1836, on voulut faire comme une tentative de mission: les Pères Marchand et Denis furent envoyés à St. André-Goule-d'Oie, paroisse natale du Père Marchand. Les exercices qu'ils donnèrent à cette excellente paroisse y furent

suivis avec un vif empressement .On érigea une croix, en présence de tout le clergé du voisinage et d'une multitude de fidèles. Dès lors, les Pères se décidèrent à ^{reparaître} ~~reparaître~~ dans les paroisses, où ils furent presque toujours reçus avec un véritable enthousiasme.

En 1837, Cheffais, St, Christophe-du-Ligneron, en Anjou, Torfou et St. Quentin, dans la Vendée, ^{furent évangélisés.} Ces quatre missions furent suivies, avec un élan admirable, non seulement par les habitants, mais encore par les paroisses voisines. Partout, on érigea des croix. A Cheffais, où prêchèrent les Pères Galliot, Hervouet et Vion, on planta des croix dans la plupart des villages. On en érigea trois au sommet d'une montagne, d'où, selon la tradition populaire, le Père de Montfort avait laissé tomber une sorte de malediction sur les habitants de cette paroisse, qui avaient refusé de le recevoir.. Les Pères

Galliot et Vion se rendirent, de Cheffais à St. Christophe-du-Ligneron, où ils obtinrent un succès complet. Plus tard, la station du carême y fut encore prêchée avec beaucoup de fruit, en 1851, par le Père Enard, et, en 1852, par le Père Chasseriau.

En 1837, Torfou était visité par les Pères Galliot, Denis, Dubourdieu et Laveau. En 1848, une autre mission excellente y fut donnée par les Pères Rautureau, Fonteneau et Enard. En 1872, le Père Fonteneau revint encore à Torfou, avec deux de ses confrères, donner une mission, qui eut le même succès que les précédentes. Quinze ou seize retraites ont été prêchées, dans cette paroisse, par les Pères de St. Laurent, soit pour la paroisse tout entière, soit pour les hommes ou les femmes en particulier, soit à l'occasion de la première communion et de la confirmation. Plusieurs retraites ont été données également plus

aux religieuses de Torfou et à leurs pensionnaires.

La mission de St. Quentin eut pour prédicateurs les Pères Marchand, Galliot, Denis et Vion. Tout le pays y prit part. Plusieurs prêtres aidèrent les missionnaires pour les confessions. St. Quentin suivit avec la même ardeur la retraite générale donnée, en 1844, par les Pères Galliot, Ruppin et Lequitte. Plusieurs retraites d'adoration, prêchées, depuis cette époque, ont été parfaitement suivies.

Au mois de janvier 1858, les Pères Galliot, Denis, Vion et Guyomard donnèrent, aux Maguils, près Luçon, une mission qui n'eut pas grand résultat. Ils trouvèrent là des cœurs trop attachés à la terre pour se laisser pénétrer par la grâce de Dieu. Monseigneur Soyer donna la confirmation pendant une retraite, qui eut lieu quelques mois après et n'eut pas un succès plus consolant. Les missionnaires se rendirent, des

Maguils à la Garnache, où ils trouvèrent une population bien autrement disposée. Les pieux exercices furent parfaitement suivis. Il en fut de même d'une autre mission prêchée, en 1850, par les Pères Rautureau, Trotin et Brouard. Les Pères Augustin et Jean-Baptiste Grillard ont donné plusieurs retraites au pensionnat des Ursulines de Jésus, établies dans cette paroisse.

En 1838, une mission fut prêchée, à Langeville, mais sans succès marqué. Une autre mission prêchée, en 1868, par les Pères Frager et ^{Guyot} ~~Georges~~, eut un résultat bien plus consolant, malgré la vive opposition de quelques hommes. Le maire de la commune et les membres du conseil municipal donnèrent le bon exemple. Il y eut bénédiction d'une croix en pierre, portant un Christ en fonte.

Les Pères Marchand, Denis, Galliot, Vion et Ruppin allèrent, à St. Hilaire de-Loulay, au mois de novembre 1838, et obtinrent tout le succès dé-

sirable. La procession de clôture, dans laquelle
 on portait le Saint Sacrement, se rendit au châ-
 teau de la Lande, où se trouvait Monseigneur
 Soyer, évêque de Lugon. On voulut voir en cela u-
 ne manifestation politique; on en prit occasion
 pour tracasser les missionnaires, et le préfet
 de la Vendée s'opposa à la mission d'Aizenay,
 qui devait s'ouvrir quelques jours plus tard.
 Deux autres missions excellentes ont encore été
 prêchées, à St. Hilaire-de-Loulay: l'une, en 1850,
 par les Pères Rautureau, Fonteneau et Brouard;
 l'autre, en 1860, par les Pères Gillaizeau, Nerrè-
 ère, Lécuyer et Malécot. Le Père Nerrère avait
 été curé de la paroisse, pendant plusieurs an-
 nées. Un résultat très consolant a été également
 obtenu, pendant la station du carême de 1849, par
 le Père Enard, et dans six ou sept retraites
 particulières aux hommes, aux femmes, aux jeunes
 gens et aux jeunes filles.

A Andrezé, les missionnaires obtinrent un succès complet. Le même résultat a été obtenu à la mission donnée, en 1850, par les Pères Blin, Guinement et Emard et dans un grand nombre de retraites générales ou particulières. Cette excellente paroisse, où naquit le Révérend Père Denis, qui devint supérieur général, est une des paroisses de l'Anjou, qui ont vu le plus souvent les Pères de St. Laurent.

La mission d'Aizenay n'ayant pu avoir lieu en 1838, par suite de l'opposition du préfet de la Vendée, les Pères Marchand et Galliot, désignés par le préfet lui-même, eurent la permission d'y prêcher l'année suivante la station du carême. Les exercices multipliés de cette station furent parfaitement suivis par un peuple religieux et peu ami du gouvernement d'alors, les missionnaires furent consolés par un grand nombre de conversions. Cependant Dieu fit écla-

ter sa justice sur quelques opposants impies, qui n'avaient pas peu contribué à faire prendre au préfet la décision que nous avons fait connaître. Le maire, hostile à la religion, avait un fils, qu'il aimait tendrement et auquel il inculquait ses idées. Ce jeune homme, frappé d'un coup de pied de cheval, mourut au bout de quelques jours. L'adjoint, ennemi de la religion, comme le maire, avait un fils unique de cinq ou six ans. Cet enfant, fort et vigoureux, tomba malade à la fin de la station et s'éteignait bientôt. Du 14 novembre au 5 décembre 1878, une excellente mission fut prêchée, à Aizenay, par les Pères Fonteneau, Fleurance et Cailletan, qui n'ont pu qu'admirer le zèle des paroissiens à venir entourer la chaire et le saint tribunal. Les cérémonies se sont faites avec un éclat extraordinaire, grâce à la générosité des habitants. Une croix, ornée d'un Christ, fut plantée dans l'ancien ci-

metière, sur le point le plus élevé d'Aizenay, en présence de Monseigneur Le Coq, évêque de Luçon, qui prêcha à cette occasion. Depuis cette époque, la station du carême de 1877 et deux retraites préparatoires à la première communion ont été prêchées à Aizenay.

En 1839, les missionnaires évangélisèrent Bouillé, St. André-de-la-Marche, Olonne, St. Benoît près Poitiers et Bazages-en-Pareds. Bouillé est une paroisse assez importante du diocèse de Poitiers, où les catholiques partagent à peu près les idées et les sentiments des protestants, qui sont la majorité. La mission, donnée par les Pères Denis et Rautureau, n'y produisit qu'un mince résultat. Les Pères Marchand, Galliot, Ruppin et Jodet furent plus heureux à St.-André-de-la-Marche. Il en a été de même à deux autres missions prêchées, en 1852, par les Pères Denis et Bardaul, et, en 1872, par les Pères

Gillaizeau, de Beauveys et Martineau, sept ou huit retraites générales ou particulières ont aussi été couronnées de succès..

En 1839, les Pères Denis, Dubourdieu et Blandel recueillaient, à Olonne, ^{toutes} les consolations qu'ils pouvaient souhaiter. Les maîtres et les élèves du petit séminaire des Sables assistèrent à plusieurs cérémonies. En 1878, le Père Nerrière présida, à Olonne, une autre mission également bien suivie, malgré le mauvais temps. Cinq stations de carême y ont aussi été prêchées.

Non loin du bourg d'Olonne se trouve le village de la Baudrière, où le petit séminaire des Sables avait sa maison de campagne. Cette maison, délicieuse à tous égards, devint, pendant plusieurs années, une annexe du petit séminaire, qui y plaça les classes de 8e et de 7e.. Une bonne oeuvre en appelle une autre. On son-

gea à utiliser cette charmante solitude, pendant les vacances, en y appelant à la retraite les femmes du monde. De 1843 à 1870, les Pères y ont prêché une vingtaine de retraites des plus édifiantes.

A St. Benoît, les Pères Denis et Ruppin obtinrent en 1839, un succès dépassant de beaucoup leurs espérances. Monseigneur l'évêque de Poitiers assista à l'érection de la croix, ainsi que les élèves du grand séminaire. Le jour de Noël de cette même année, les Pères Marchand, Galliot, Dubourdieu, Blandel et Jodet, commencèrent, à Bazoges-en-Pareds, une mission, qui ne pouvait être plus consolante. Les conversions furent nombreuses. La plus éclatante de toutes fut celle d'un meunier, qui devint un modèle de piété, de charité et de patience chrétienne. Un jour, ayant reçu des injures et même un coup de cravache d'un impie, qui l'insultait à cause

de sa religion, il lui dit: "Si vous m'aviez fait cela, il y a six mois, vous ne seriez peut-être jamais rentré chez-vous; mais ma religion me défend de me venger." Après ces mots, il lui sauta au cou et l'embrassa. Ne faut-il pas bénir une religion, qui inspire une force et des sentiments si héroïques? Une nouvelle mission a été donnée à Bazoges, en 1857, par les Pères Blin, Nerrière et Gillaizeau, qui obtinrent à leur tour tout le succès possible. Une retraite, pour les enfants de Marie, y fut prêchée, en 1867, par le Père Chasseriau.

L'année 1840 vit les missionnaires à Nesmy, à Ste. Hermine, à la Chapelle-Largeau, à Brétignolles et à St. Clément de l'Ile de Ré. Les Pères Marchand, Denis, Vion et Jodet évangélisèrent Nesmy, où la mission eut les meilleurs résultats. Les Pères Marchand, Galliot, Vion et Ruppin ne furent pas aussi heureux à Ste. Her-

mine, qui suivit très froidement les exercices. Une station de carême et plusieurs retraites, prêchées depuis cette époque, ont accusé quelque amélioration.

La Chapelle-Largeau, où parurent les Pères Galliot, Jodet et Blin, ne pouvait se porter, avec plus de zèle, aux exercices. On construisit un calvaire. Le tout était aux frais de l'excellent curé, Monsieur Vion. D'autres missions ou retraites générales y ont été prêchées, avec succès: en 1843, par les Pères Blin et Bouyer; en 1856, par les Pères Dalin, Bardaul et Nerrière; en 1865, par les Pères Brouard et Guyot. Dans cette même année 1865, les Pères Brouard et Malécot donnèrent les exercices d'une seconde retraite générale, où l'on bénit, avec une grande solennité, l'élégante chapelle romane, qui s'élève non loin du bourg,; c'est l'oeuvre du Père Malécot lui-même, qui en a tracé le plan et l'a fait ex-

succès à St. Étienne par les Pères Froger et Du-

écouter. Plusieurs autres retraites particulières ont été prêchées, à la Chapelle-Largeau, qui en a constamment profité. Depuis 1843, cette excellente paroisse avait pour curé Monsieur Ménard, dont la piété, le zèle et le généreux dévouement étaient connus de tous.

En 1840, les Pères Blin et Vion trouvèrent, à Brétignolles, une population bien disposée; la mission se faisait aux frais de Mademoiselle de la Cailletière, des Sables. La station du carême y fut prêchée en 1863, par les Pères Brouard. La mission de St. Clément-en-Ré ne donna pas moins de consolations aux Pères Denis et Jodet.. St. Clément venait d'être érigé en paroisse. Cette localité et les villages environnants avaient jusqu'alors relevé d'Ars. Une autre mission prêchée, à St. Clément en 1846, par les Pères Galliot et Guinement, fut également suivie avec zèle. Une troisième mission y fut donnée avec succès à St. Clément par les Pères Froger et Du-

ry. On y a prêché aussi une station de carême, en 1849, et une retraite de première communion, en 1870.

En 1841, des missions furent données, à la Chaume, par les Pères Marchand, Jodet et Blin; à Soullans, par les Pères Marchand, Vion, Ruppin et Jodet; à St. Aubin-Beaubigné, par les Pères Denis et Dubourdieu; à Pénestin, par les Pères Marchand, Galliot, Jodet et Bouyer; à Montierneuf de Poitiers, par les Pères Denis, Dubourdieu, Blin et Coubard.

A la Chaume, le succès dépassa toute attente; on érigea un calvaire, avec une croix ornée d'un beau Christ. Des professeurs du séminaire des Sables assistaient aux cérémonies avec quelques élèves. Depuis cette époque, la station du carême a été prêchée cinq fois, à la Chaume, par les Pères de St. Laurent, qui y ont donné aussi plusieurs retraites de première communion. A Soullans, le succès fut également consolant. On

y a prêché aussi les stations du carême en 1874 et en 1875.

A St. Aubin-Baubigné, tous les exercices furent suivis avec zèle. Différentes retraites, dont quelques-unes ont eu tout l'entrain d'une mission, ont été prêchées avec succès dans cette excellente paroisse. Il en fut de même à Pénestin, dans le diocèse de Vannes. Une nouvelle mission a été donnée à cette religieuse paroisse, en 1859, par les Pères Bonnin, Froger et Grillard. A ces deux missions, c'est la famille Billy qui a fait tous les frais des croix, qui ont été érigées. Les exercices du jubilé ont encore été prêchés, à Pénestin, en 1874, et en 1875.

En 1841, à Montierneuf de Poitiers, le résultat fut assez médiocre; l'éclat des cérémonies attirait du monde, mais la tenue des assistants n'était pas édifiante.

Tandis que les missionnaires se livraient

avec ardeur à la prédication, leur vénéré supérieur général approchait du terme de sa longue et glorieuse carrière. Le Révérend Père Deshayes avait été l'homme de la Providence; il était par excellence l'homme des bonnes oeuvres. On ne saurait dire toutes celles qu'il a semées autour de lui. Dans sa charité presque sans bornes, il n'oubliait ni les pauvres, ni les malades ni les orphelins, ni les prisonniers; il eut voulu soulager toutes les souffrances de l'humanité. C'est cette charité qui lui fit fonder, à St. Laurent, une maison de providence pour les petits garçons et une autre pour les petites filles. C'est cette charité qui lui fit donner tant de soins à plusieurs établissements de sourds-muets et de sourdes-muettes, et l'engagea à accepter la direction des salles d'asile de l'enfance et des prisons centrales, où les Filles de la Sagesse étaient appelées à faire tant de bien.

Sans perdre de vue un seul instant les grands devoirs, qu'il avait à remplir vis-à-vis de ses communautés de St.Laurent, il s'occupait encore, pendant plusieurs années, de sa chère congrégation de St.Gildas, dont il envoya une petite colonie à Quillon, dans le département de l'Aude, à la prière d'un saint prêtre, Monsieur Ormières. Cette colonie fut le noyau d'une congrégation nouvelle qui prit le nom de congrégation de l'Ange-Gardien. Ce fut dans les dernières années de sa vie, en novembre 1839, qu'il fonda les Frères de St.François d'Assise, dits Frères Agriculteurs. On n'oubliera jamais ce qu'il a fait pour développer la Compagnie de Marie et la congrégation de la Sagesse. Sous son généralat, la Sagesse avait ^{pris} trente-deux établissements nouveaux et en avait refusé cent-quatorze.

Dans un dernier voyage de Bretagne, de la fin de juillet aux premiers jours de septembre

1841, ses forces avaient commencé à l'abandonner. Un médecin de Nantes avait déclaré que c'était une lampe qui s'éteignait. Nul ne se faisait moins illusion que le vieillard lui-même. Le 15 décembre 1841, il dictait ces lignes en forme de testament:

"Au nom du Père et du Fils et du St. Esprit. Moi, Gabriel Deshayes, je me recommande, d'une manière particulière, aux prières de mes confrères et des frères de toutes les Congrégations, des soeurs et de toutes leurs élèves, et surtout des sourds-muets. Je recommande à tous, d'une manière particulière, l'affaire de la béatification de notre saint fondateur, et si je n'ai pas la consolation d'assister à la belle fête que l'on célébrera sur la terre à cette occasion, je le prie de demander pour moi la grâce de la célébrer avec lui dans le ciel. Comme à mes yeux, les Congrégations sont

d'un égal intérêt, je les prie d'être bien unies ensemble et de se soutenir mutuellement."

Selon ses principes d'abnégation, il s'empressa d'offrir sa démission; mais on n'était pas en mesure de la recevoir. Il dit encore la messe la veille de Noël. Le jour de la solennité qui était un samedi, il lui fut impossible de célébrer; mais il assista au Saint-Sacrifice, et il communia avec les sentiments de la foi la plus vive. Il dîna avec les missionnaires, et pendant le repas, il prit part à la conversation, répondant, d'une manière agréable et spirituelle, aux questions qui lui étaient adressées. On voulut lui parler de ses œuvres; mais ces discours l'effrayèrent. Il détourna la conversation, en disant qu'il avait tout fait pour la gloire de Dieu..

Cependant la faiblesse augmentant toujours, il demanda s'il était dispensé de la récitation
demande pardon. Les missionnaires profondément

du bréviaire. On lui répondit affirmativement et sans la moindre hésitation. Cette première réponse ne l'ayant pas rassuré, il pria encore un missionnaire de lui dire si véritablement il en était dispensé; et ce ne fut qu'après une seconde décision qu'il consentit à ne plus réciter son office.

Le soir du jour de Noël, il réunit, autour de son lit, tous les missionnaires qui se trouvaient à St. Laurent, et il leur exprima le désir de ne pas attendre trop tard pour recevoir les secours de la religion; ajoutant qu'il l'avait recommandé lui-même aux autres, et que plusieurs malades meurent sans avoir été administrés, parce que l'on se fait illusion sur leur état. Il dit ensuite à ses confrères: "Je vous ai sans doute attristés plusieurs fois; il est difficile de passer de si longues années ensemble sans quelques sujets de contrariété. Je vous demande pardon. Les missionnaires profondément

émus, lui répondirent que c'étaient eux qui le priaient de leur pardonner, s'ils avaient eu des torts à son égard.

"Je n'ai jamais eu, dit-il, l'intention de blesser personne; je pardonne de tout mon coeur et je désire que l'on use de la même indulgence envers moi." Il chargea ensuite les Pères d'offrir à Monseigneur Soyer, évêque de Luçon, l'hommage de sa vénération profonde et de sa piété filiale. Puis, il témoigna de nouveau le désir de recevoir les derniers sacrements; mais on crut qu'il était encore trop tôt. Les missionnaires s'offrirent à le veiller: il fit d'abord des difficultés, et ensuite il y consentit. Pendant la nuit, il eut une crise, et l'on pensa l'administrer; mais il se calma et l'on put attendre au lendemain, jour de St-Etienne. Ce fut le malade lui-même qui donna des ordres pour tout disposer dans sa chambre. Les prépa-

ratifs achevés, Monsieur Soyer, neveu de Monseigneur de Lugon, lui apporta le Saint-Viatique. A l'approche de son Dieu, le digne prêtre laissa éclater toute la vivacité de sa foi et tous les sentiments de piété dont il était animé. Suivant le rite du diocèse, il reçut d'abord le sacrement d'Extrême-Onction. On l'entendait répéter à chaque onction: "Que Dieu me pardonne les péchés que j'ai commis." Avant de lui administrer le St. Viatique, on lui demanda, selon l'usage, s'il croyait tout ce que croit la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Cette question, à laquelle il avait dû s'attendre, parût l'étonner. Il répondit d'une voix forte: "Enloui, je le crois." Au moment de recevoir la dernière bénédiction du Saint Sacrement, il joignit les mains et remercia Dieu de tous les bienfaits dont il l'avait comblé depuis sa naissance: "Mon Dieu, disait-il, vous m'avez fait bien des grâ-

ces pendant ma vie, accordez-moi encore celle de mourir de la mort des justes, de cette mort qui est précieuse à vos yeux. "Les assistants l'avertirent qu'il devait prier pour ses communautés, et ils lui demandèrent sa bénédiction. A l'exemple de St. Louis de Gonzague, l'humble mourant n'osa bénir les autres; il répondit seulement: "Oui, que Dieu vous bénisse." Ensuite, il récita le Te Deum alternativement avec ses missionnaires, et ce fut lui qui prononça les dernières paroles: "In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum." Quelqu'un lui demanda quelle était surtout la pensée qui l'occupait: "La volonté de Dieu," répondit-il. — Quelle était la pensée qui le consolait le plus: — "La volonté de Dieu."

Un Père jésuite et Monsieur Harconet, aumônier de l'Hôtel-Dieu de Nantes, son ami intime, arrivèrent en toute hâte. Il les reconnut et leur adressa quelques paroles édifiantes et

aimables. Il était presque toujours dans un recueillement, que l'on aurait pu prendre pour un assoupissement; mais quand on l'exhortait, il ouvrait les yeux et répondait par un léger sourire.

Le mardi, jour des Saints Innocents, patrons de l'enfance qu'il avait tant aimée, à trois heures du soir, heure de la mort de Jésus-Christ, Gabriel Deshayes était arrivé à son dernier moment, sans que l'on s'en fut presque aperçu. Son agonie fut courte et douce. La respiration étant devenue plus lente, on attendait encore quelques soupirs, lorsque l'on vit qu'il avait remis son âme à Dieu. Il expira sans aucun mouvement convulsif, sans aucune contraction dans les traits; sa sérénité habituelle était restée empreinte sur son visage; il changea seulement de couleur. Les missionnaires, la supérieure de la Sagesse et plusieurs soeurs, les Frères du St. Esprit en grand nombre, et plusieurs Frères de St. Gabriel,

réunis autour de son lit, recueillirent son dernier soupir..

Ainsi mourut le 28 décembre 1841, à l'âge de 74 ans et 22 jours, Gabriel Deshayes, -après avoir puissamment contribué à conserver la religion en Bretagne, pendant les longues années de nos malheurs; -après avoir rempli avec le zèle le plus ardent, le plus désintéressé, le plus éclairé, les fonctions de vicaire, de curé, de grand-vicaire; préservé de leur ruine des monuments précieux pour la foi et les arts; après avoir consolidé et développé les oeuvres du père de Montfort; ; donné de nombreux ministres au sanctuaire; fondé ^{quatre} cinq congrégations religieuses; -après avoir parcouru vingt fois la France, dans tous les sens, en répandant partout des bienfaits et semant les établissements sur son passage; -légué à ses nombreuses familles, sa tendresse pour la jeunesse, pour les sourds-muets,

pour les aveugles, pour les pauvres, et transmis à tous les plus magnifiques leçons sur l'art de faire le bien.

Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup de pompe. Monsieur l'abbé Angebault, vicaire général de Nantes, futur évêque d'Angers, tous les membres du tribunal ecclésiastique, réunis à Saint-Laurent pour le procès de béatification du Vénérable de Montfort, un grand nombre de prêtres des diocèses de Luçon, d'Angers, de Poitiers et de Nantes formaient le cortège. Les missionnaires se tenaient près du cercueil, un cierge à la main. Les Filles de la Sagesse, les Frères de la Compagnie de Marie, les Frères de Saint-Gabriel et leurs novices pri-

aient avec ferveur en versant d'abondantes larmes, au milieu d'une multitude recueillie et consternée. Le cercueil, qui renfermait les restes de l'un des plus dignes successeurs de Montfort, fut déposé dans une fosse que le regretté supérieur avait choisi lui-même, et fait creuser à l'ombre du saint sépulcre érigé par ses soins.

Aussitôt que Monsieur de la Mennais eut appris la mort de son ami, il écrivit aux communautés de St. Laurent pour pleurer avec elles, "non sur lui, disait-il, car je ne doute nullement de son bonheur, mais sur tous ceux dont il était le Père." Puis Monsieur de la Mennais s'empressait de rappeler qu'à la dernière retraite de leurs Frères de Bretagne, le Père Deshayes lui avait promis qu'une partie de ses restes lui serait envoyée à Ploërmel pour être déposée dans son tombeau: "C'était, ajouta-t-il, la plus grande et la plus touchante marque d'amitié qu'il pût me

donner, et je ne puis y penser sans que mes larmes coulent en abondance. Nous serons encore unis après la mort, comme nous l'avons été pendant la vie."

Le Père Deshayes avait promis à ses Frères de Bretagne, qu'un jour il ordonnerait de mêler aux cendres de Monsieur de la Mennais, la partie de lui-même qui leur avait rendu le plus de service. Il avait voulu désigner le pouce de sa main droite qui avait signé leur règle. Conformément à cette promesse, il avait fait appeler, peu de jours avant sa mort, Le Père Guyomard, son assistant, et il lui avait dit: "Quand je ne serai plus je veux qu'on m'enlève le pouce qui a signé la règle des Frères de Ploermel et qu'on l'envoie à Monsieur de la Mennais, afin qu'une partie de mes cendres repose un jour avec les siennes." Et il avait répété les mêmes paroles à la supérieure des Soeurs de la Sagesse. Pour

remplir ses intentions, avant de fermer la bière, on avait enlevé le doigt désigné. La supérieure des Soeurs de St. Gildas, se chargea de le faire parvenir à sa destination, et réclama pour sa congrégation l'index de la même main, qui avait signé la règle de son Ordre comme celle des Frères. On obtempéra à sa touchante demande. (1791-1796)

CHAP. Ier. - Des communautés de St. Laurent au moment de la Révolution. - La maison des missionnaires des gardes nationales. - Des frères par eux jusqu'à Angers. - Le général Dumouriez et deux commissaires du gouvernement parlant des missionnaires.

CHAP. II. - Mort de Révérend Père Xinguignon. - Le Révérend Père Eugène lui succède. - Suppression des congrégations religieuses. - Les Frères de la Compagnie de Marie et les Filles de la Sagesse sont obligés de fuir et de se cacher.

CHAP. III. - Les communautés de St. Laurent envahies et dévastées par les républicains. - Le Père Carleau. - Massacre de plusieurs Frères. - Les Filles de la Sagesse emmenées prisonnières.